Ces points de rousseur

Catherine POISSON

Catherine Poisson

Ces points de rousseur

© Catherine Poisson, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5678-7

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

-1-

Mina, je t’ai goûtée. Avec précaution. Avec délectation.

Je me suis enflammé les doigts en glissant sur les harmoniques de ton corps. Je me souviens de tes mains agiles et gracieuses parcourant les touches de ton piano noir et des premières notes du prélude n° 4 de Chopin.

Aujourd’hui encore, elles me narguent les tympans.

C’est ainsi que je me suis perdue.

-2-

Jeudi 7 Février 2004

Le soleil brûlait les tombes en ce jeudi de février.

Dans le cimetière, tous les îliens étaient venus rendre un dernier adieu à Agathe. La voix du curé Bergot était masquée par les bourrasques du vent qui venaient gifler les visages, écorcher les âmes et sécher les larmes.

Christian, le cafetier, chuchotait à sa femme les souvenirs d'Agathe au *Petit Caboteur*, qui, fidèle après la messe, s'arrêtait prendre sur la terrasse, quelles que soient les saisons, son thé au lait avec deux pierres de sucre. Jean, lui, fixait le sol et grattait la terre de son pied bot. Puis, il y avait Clémentine, avec sa coiffe bretonne, et l'amour qu'elle portait à ses arbres fruitiers et Marcelle, la Chineuse qui observait Jeanne avec convoitise parce qu'on enterrait sa mère à la Jeanne aujourd'hui et que la Chineuse, c'était pas pour rien qu'on l'appelait comme ça sur Arz. Au bout du cortège, la famille Le Cloarec au grand complet et les Le Corre, les deux plus grandes familles d'ostréiculteurs de l'île dont les ancêtres cultivaient encore le varech. Deux familles ennemies aussi. Depuis la nuit des temps. Depuis que sur l'eau, ils se disputent leur pitance à bord de leurs plates[1]. Depuis que chacun a placé ses barrières sur la mer. Comme si sur *la Houleuse*, on pouvait faire des parcelles ! Pourtant les huîtres, c'est pas ce qui manque dans le Golfe. Sur les visages des deux patriarches, Armand Le Cloarec et Marius Le Corre, on devine la rivalité, les humeurs contenues, les mauvaises intentions, les gestes de repli, les paroles incendiaires qui pourraient être et qui sont tues pour la circonstance. Marc, le fils Kervélec, qui dirige le centre de loisirs des Glénans est là aussi, les yeux rivés au loin, dominant la foule du haut de ses presque deux

mètres, avec pour seule compagnie la solitude. La solitude d'une vie sur l'île. Ancrée en lui. Le fils Kervélec, longtemps on s'est demandé s'il n'était pas muet. Mais non. C'est juste l'île qui lui a mangé la parole. L'île et la mer. À côté, presque insignifiant, se tient Guersin et son crâne chauve.

Jeanne, elle, se tient droite. Pas une larme, pas un geste. Elle écoute le curé et sourit à la vie de sa mère. Bergot nous rappelle à l'histoire de l'île et de ses habitants. Agathe, du temps où l'école accueillait encore les enfants, Agathe et son mariage avec René Le Pitre, dans une calèche ornée de dentelle blanche, Agathe et l'enfant mort-né, Agathe et ses fausses couches à répétition. Agathe et la naissance de Jeanne, la Miraculée.

Même la Gueuse, elle est venue pour la circonstance. Jamais on ne la voyait aussi longtemps d'habitude. La Gueuse, elle a toujours fait partie de l'île, mais on ne sait pas de qui elle est la fille. Le visage. Crasseux. Les ongles. Noirs. La peau. Tavelée et fripée. Elle porte toujours la même jupe ample grise. Tel un suaire. Ses cheveux. Gris aussi, avec une mèche blanche. Une seule. On raconte que c'est arrivé lorsqu'elle a réussi à échapper à *l'Insoumise.* Depuis ce jour, sa ligne, c'est le signe que même la mer, elle en a pas voulu de La Gueuse. Elle l'a seulement marquée. Depuis ce jour, les îliens ne la regardent plus pareil. Depuis ce jour, lorsqu' on croise La Gueuse au détour d'un chemin, on se signe car c'est le présage d'un grand malheur à venir. Mais aujourd'hui, personne n'ose rien lui dire et personne n'ose partir. Le curé, il s'est raclé la gorge, a serré la croix qu'il tenait dans ses mains, un peu plus fort, comme pour chasser le démon, et puis il a repris son discours.

Une fois le rituel terminé, le *Petit Caboteur* a fait le plein, un hommage à Agathe qui aurait aimé le bruit des ballons rouges qu'on entrechoque à sa mémoire.

Moi, j'avais besoin d'air, le vent n'avait pas eu l'effet escompté. Il fallait que je m'en emplisse encore et encore. Je suis descendue jusqu'à la fontaine Varia, j'ai gagné la plage et, après avoir ôté mes sandales, j'ai laissé le sable ensevelir mes pieds. J'ai senti les grains crisser sous leurs plantes, s'insinuer dans les interstices, entre chaque orteil, avec un plaisir intense. J'ai ôté ma parka et le vent est venu m'apaiser. J'aurais aimé que Lucas soit à mes côtés.

C'est en remontant vers le bourg que je l'ai vue. C'est à partir de ce jour-là que tout s'est déclenché.

-3-

Je garde cette vision fugitive d’un manteau à godet rouge sang sur lequel se balançait une longue chevelure rousse aux mèches indisciplinées.

-4-

07 Décembre 2003 : deux mois plus tôt

Evan évite de justesse un cycliste qui par manque de prudence ou de civilité a largement dépassé la voie lui étant réservée. Au volant de sa nouvelle Jaguar grise métallisée, Evan étouffe un juron et se dit qu'il va être en retard, d'autant qu'il ne connaît pas encore bien le quartier. Mais, ce matin, avant de quitter l'appartement, il a consulté, à plusieurs reprises, le plan de Vannes afin de mettre toutes les chances de son côté. Ne jamais rien laisser au hasard, telle est l'une des innombrables devises d'Evan Strakovinst. C'est ainsi qu'il entre sans hésitation, et avec le sourire satisfait de celui qui sait, dans la rue Richemont, tourne à gauche, s'engage dans la rue Thiers, bifurque à droite passage Closmadeuc, arrive sur la place Henri-IV, vire rue des Halles et pile net afin d'éviter deux piétons encore sur la chaussée.

Côté passager, Mina ferme les yeux et fait le vide dans sa tête. Elle compte jusqu'à dix pour refouler la nausée qu'elle sent monter insidieusement, sa main droite agrippée à la ceinture de sécurité car cet arrêt brutal du véhicule l'a effrayée. Elle se dit qu'Evan sait bien pourtant qu'elle déteste être en voiture, qu'elle y est toujours malade, et que la conduite abrupte de son mari n'arrange rien à ce début de malaise, à cette sensation d'étouffement. Elle sait aussi que ce matin, là, tout de suite, avant qu'Evan ne les dépose, elle devrait avoir des propos encourageants ou une marque d'attention à son égard mais elle n'y arrive pas. Les mots ne viennent pas. Les gestes encore moins. Mina, d'un seul coup, ouvre la vitre en grand afin de pouvoir respirer à nouveau.

À l'arrière de la voiture se tient Louna, front collé à la vitre, emmitouflée dans

une écharpe bleu ciel avec gants et chapeau cloche assortis, bras serrés autour de son cartable. Elle tend ses yeux vers le ciel, se noie avec la pluie et aspire goulûment l'air que lui offre la fenêtre ouverte à l'avant. Elle sait qu'elle ne va pas en profiter longtemps.

— Ferme la vitre, dit Evan d'un ton rauque et sans appel. Tu vas mouiller les sièges !

Oui, mais, voilà, Louna a chaud dans cette voiture. Elle aimerait que sa mère laisse la vitre ouverte, elle y voit comme un moyen de s'échapper. Elle voudrait sortir et courir sous cette avalanche d'eau, sauter dans les flaques, bondir dans les nuages, traverser l'Allemagne et retourner à Prague pour voler au-dessus du pont Charles et embrasser toutes les statues de bronze qui accompagnent les vendeurs de cartes postales en roulotte, les musiciens et les peintres. Elle prendrait ensuite le chemin du château, gambaderait dans la rue Zlata Ulicka et irait frapper à la porte de Ludmilla. Ludmilla, celle avec qui il y a si peu de temps encore, elle s'amusait à singer les gardes lors de leur tour dans la cour du Hradcany[2].

Elle se souvient de cette fois, où avec son amie, elle avait confectionné avec deux boas noirs appartenant à sa mère une pâle imitation du chapeau des gardes, revêtu son habit rouge de majorette sur lequel elle avait accroché trois broches dorées et dérobé le pantalon marine de son père qu'elle avait remonté à sa taille par un ceinturon. Avec patience et avidité, elles avaient ensuite, attendu l'heure de la parade, cachées derrière la grille du château, et, lorsqu'elles avaient vu le premier garde apparaître, elles s'étaient glissées au bout de la file du bataillon, les têtes hautes, les bras plaqués le long du corps, droites comme des I. Deux fois, elles avaient fait le tour de la cour et avaient fini par s'échapper en riant aux éclats. La ruelle d'or : elles l'ont dévalée. C'était à celle qui irait le plus vite pour arriver au bout et rejoindre la boutique de pianos de sa mère, à côté du numéro vingt-deux, là où Kafka, comme se plaisait à le dire Mamie Zuzana, avait résidé quelques mois. Elle se souvient aussi de son père, qui à la vue de sa fille vêtue de son pantalon militaire, l'avait regardée longuement. Un temps sans fin, un regard impénétrable, sans complaisance. Elle se rappelle aussi de la punition qui s'en est suivie. Un mois sans voir Ludmilla. Il avait fallu trouver mille et un prétextes lorsque Ludmilla téléphonait ou venait frapper à la porte des Strakovinst. Elle entend à nouveau la douceur de la voix de sa mère au téléphone qui tentait alors de rassurer son amie. Puis, le combiné reposé, les pas de Mina,

aussi feutrés que sa voix, empruntaient l'escalier, sa main poussait la poignée de sa chambre d'enfant, le visage joyeux de sa mère se glissait dans l'entrebâillement de la porte et les premières notes de Jak jsi krásné nevinátko[3] résonnaient alors dans la maison.

… et Mariouka… Mariouka, de deux années plus âgée, qui s'évertuait à jouer la grande sœur et qui n'a pu cacher ses larmes le jour du départ. Mariouka lui manque aussi… À cette époque de l'année, elles allaient sur la place Staromestske Namesti patiner au son de la chorale qui se trouvait, à l'approche du vingt-quatre décembre, sur le marché, et qui entonnait les cantiques de Noël. Elles observaient également les touristes s'agglutiner devant la tour carrée de l'hôtel de ville pour voir l'horloge astronomique et attendre l'heure où le coq se déciderait à sortir et se mettrait à chanter tandis que juste en dessous les apôtres défileraient par les deux petites fenêtres prévues à cet effet.

Cette machinerie fascinante qui toutes les heures entre en mouvement pour satisfaire la curiosité des passants - ces figures mécaniques -, le Turc avec sa mandoline, l'homme riche avec sa bourse d'argent et la Vanité avec son miroir, toutes trois affrontant dans un même mouvement de tête la Mort, les invitant à passer la frontière des vivants ; Louna les connaît par cœur et elles lui manquent cruellement aujourd'hui.

Louna se souvient aussi des cochers, des longues capes noires, des chapeaux hauts de forme et des mains gantées, tous en file, rangés les uns derrière les autres, les chevaux harnachés de plumes et de tissus chatoyants, prêts pour la prochaine promenade touristique de la capitale tchèque.

Mais aujourd'hui, plus de neige. Elle a décidé qu'elle détestait cette drôle de ville appelée Vannes. De lourds nuages noirs accompagnent son humeur, obscurcissent la ville, font se précipiter les chalands.

Evan s'impatiente. Le passage piéton est toujours encombré. Un homme vient de heurter une vieille dame avec trois chiens en laisse et pendant qu'elle vocifère qu'« il n'y a vraiment plus de respect de nos jours, que la jeunesse, c'est plus c'que c'était », l'individu se retrouve bloqué par les laisses emmêlées des chiwawas. Le feu est repassé au vert et le passage est toujours bloqué. Evan est pressé et il klaxonne. Son nouveau travail l'attend. Capitaine du régiment d'infanterie de marine avec une équipe de plus de cinquante personnes sous sa responsabilité. Ce ne sont quand même pas une personne du troisième âge et un